nourriture naturelle de l'homme est faite de végétaux cultivés (céréales) et de la viande des animaux domestiques mis à mort en sacrifice. Aussi, quand les compagnons d'Ulysse décident de manger les bœufs d'Hélios (12, 340-450), leur faute n'est pas uniquement de voler les biens d'un dieu, mais aussi de les tuer d'une manière inhumaine. Ils les pourchassent comme des animaux sauvages au lieu de les conduire à l'autel en procession solennelle. « Ils prennent du feuillage aux rameaux d'un grand chêne, au lieu d'orge blanche »[9], pour jeter sur la tête des bovins. Et « comme on n'a plus de vin pour les libations, c'est de l'eau qu'on répand sur les viandes »[10]. Ils ont beau se conformer aux autres prescriptions de la cuisine sacrificielle, cette nourriture ne leur servira pas à sauvegarder leur vie. Les bœufs –immortels comme leur propriétaire– continuent à mugir dans le chaudron et Hélios exterminera les sacrificateurs impies. Tout comme on ne peut pas remplacer l'animal domestique par une autre victime, on ne doit pas non plus substituer les produits naturels aux produits agricoles. Les plantes sauvages n'équivalent pas aux plantes cultivées. Le régime végétarien n'a donc rien de positif dans le système de valeur des épopées. Aussi, « sitôt que l'un d'eux goûte à ces fruits de miel (le *lôtos*), il ne veut plus rentrer ni donner de nouvelles »[11] : il perd son humanité. Ulysse fuit cette terre trop hospitalière pour arriver à l'autre extrémité de la condition humaine : chez les Cyclopes. Car ce sont les voisins immédiats des Lôtophages. Ces Yeux ronds sont des :

> […] brutes sans foi ni lois (ἀθεμίστων), qui, dans les Immortels, ont tant de confiance qu'ils ne font de leurs mains ni plants ni labourage. [Sans travaux, ni semailles, le sol leur fournit tout, orges, froments, vignoble et vin des grosses grappes, que les ondées de Zeus viennent gonfler pour eux.] Chez eux pas d'assemblée qui juge ou délibère ; mais au haut des grands monts, au creux de sa caverne, chacun, sans s'occuper d'autrui, dicte sa loi à ses enfants et femmes[12].

Voilà un archétype parfait de la vie bestiale des origines vue bien plus tard par le chrétien Claudien dans laquelle l'abondance des produits de la terre empêche le progrès vers une vie sociale civilisée[13]. Les Cyclopes ne connaissent pas l'agriculture, mais ne se nourrissent pas uniquement des produits offerts gratuitement par la terre. Ils sont éleveurs de bétail, et –comme Ulysse doit s'en rendre douloureusement compte– au moins un d'entre eux ne rechigne pas à consommer de la chair humaine. Évidemment, quand Polyphème dévore les compagnons d'Ulysse, il le fait sans aucun respect des règles sacrificielles, du moins pas celle de la *thysia* :

---

9. *Ibid.*, 12, 357-358 : « φύλλα δρεψάμενοι τέρενα δρυὸς ὑψικόμοιο·/οὐ γὰρ ἔχον κρῖ λευκὸν εὐσσέλμου ἐπὶ νηός. »

10. *Ibid.*, 12, 362-363 : « οὐ δ᾽ εἶχον μέθυ λεῖψαι ἐπ᾽ αἰθομένοισ᾽ ἱεροῖσιν,/ἀλλ᾽ ὕδατι σπένδοντες ἐπώπτων ἔγκατα πάντα. »

11. *Ibid.*, 9, 94-95 : « τῶν δ᾽ ‹ὥ›ς τις λωτοῖο φάγοι μελιδέα καρπόν,/οὐκετ᾽ ἀπαγγεῖλαι πάλιν ἤθελεν οὐδὲ νέεσθαι. »

12. *Odyssée*, 9, 106-115.

13. *Perséphone*, 3, 20-21 : « l'inaction causée par Saturne et la sénilité d'un siècle inerte (Saturnia postquam/otia et ignaui senium cognouimus æui) ».

> Il en prend deux ensemble et, comme petits chiens, il les rompt contre terre : leur cervelles, coulant sur le sol, l'arrosaient ; puis, membre à membre, ayant déchiqueté leurs corps, il en fait son souper ; à le voir dévorer, on eût dit un lion, nourrisson des montagnes ; entrailles, viandes, moelle, os, il ne laisse rien. […] Quand enfin le Cyclope a la panse remplie de cette chair humaine et du lait mouillé qu'il buvait par-dessus, il s'allonge au milieu de ses bêtes dans l'antre[14].

On ne peut s'attendre à rien d'autre d'un être qui se croit plus fort que les dieux et qui, pour cette raison, ne se soucie guère d'une éventuelle vengeance de Zeus (9, 265-280). Cependant, bien qu'ils soient pleins d'hybris, d'impiété et de goûts cannibales, les Cyclopes ne sont pas moins proche des dieux. Outre Polyphème qui est le propre fils de Poséidon, la race des Cyclopes est proche des dieux au même titre que les Géants et les Phéaciens. C'est du moins ce que raconte Alcinoos à Ulysse (7, 204-205). Pourtant, à l'inverse des Cyclopes, les Phéaciens ont un comportement parfaitement juste et pieux envers les dieux et envers leurs hôtes. Ils sont presque humains (c'est à dire grecs), à une différence près : les Phéaciens sont toujours les commensaux des dieux, une capacité qui est à jamais perdue pour les Grecs. Les dieux vont festoyer sur l'île des Phéaciens tout comme chez les Éthiopiens[15] ; et tout comme ces derniers sont « les hommes les plus éloignés des hommes (ἔσχατοι ἀνδρῶν) » (*Odyssée*, 1, 23), les Phéaciens vivent aussi « à l'écart des hommes mangeurs de farine (ἑκὰς ἀνδρῶν ἀλφηστάων) » (*Odyssée*, 6, 8). On retrouve donc les mêmes motifs dans la distance spatiale que dans la distance temporelle, toujours groupés autour du thème du sacrifice et de la nourriture : l'humanité oscille entre divinité et bestialité, commensalité et cannibalisme[16].

Cette bipolarité n'est pas propre à la mythologie. Les ethnographes-historiens la reconnaissent également parmi leurs contemporains. Ainsi, Hérodote, en parlant des coutumes des habitants de l'Inde, les résume de la façon suivante :

> Il y a parmi les Indiens des peuplades nombreuses, qui ne parlent pas la même langue ; les unes sont nomades, les autres non ; certains habitent les marécages du fleuve et se nourrissent de poissons crus (καὶ ἰχθῦς σιτέονται ὠμούς), […] D'autres Indiens, qui habitent à l'Orient de ceux-là, sont nomades, mangeurs de chairs crues (νομάδες εἰσί, κρεῶν ἐδεσταὶ ὠμῶν) ; on les appelle Padéens. Voici quelles sont, à ce qu'on dit, leurs coutumes. Quand un des leurs tombe malade, homme ou femme, si c'est un homme, les hommes les plus liés avec lui le tuent (κτείνουσι), alléguant que, si la maladie le consume, ses chairs sont gâtées pour eux ; lui nie être malade ; mais eux refusent de le croire, le mettent à mort et s'en régalent (ἀποκτείναντες κατευωχέονται) ; pareillement, si c'est une femme qui tombe malade, les femmes

14. *Odyssée*, 9, 288-293.296-298 : « ἀλλ᾽ ὅ γ᾽ ἀναΐξας ἑτάροισ᾽ ἐπὶ χεῖρας ἴαλλε,/σὺν δὲ δύω μάρψας ὥς τε σκύλακας ποτὶ γαίῃ/κόπτ᾽· ἐκ δ᾽ ἐγκέφαλος χαμάδις ῥέε, δεῦε δὲ γαῖαν·/τοὺς δὲ διὰ μελεϊστὶ τα μὼν ὁπλίσσατο δόρπον·/ἤσθιε δ᾽ ὥς τε λέων ὀρεσίτροφος, οὐδ᾽ ἀπέλειπεν,/ἔγκατά τε σάρκάς τε καὶ ὀστέα μυελόεντα./[…] Αὐτὰρ ἐπεὶ Κύκλωψ μεγάλην ἐπλήσατο νηδὺν/ἀνδρόμεα κρέ᾽ ἔδων καὶ ἐπ᾽ ἄκρητον γάλα πίνων,/κεῖτ᾽ ἔντοσθ᾽ ἄντροιο τανυσσάμενος διὰ μήλων. »

15. Phéaciens : *Odyssée*, 7, 198-206 ; Éthiopiens : *Iliade*, 1, 423-425 ; 23, 205-207, *Odyssée*, 1, 21-25.

16. Une bibliographie abondante sur les deux faces opposées de l'Autre est recueillie chez H. S. Versnel, *Inconsistencies*, p. 107-109, n. 57-69.